

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 36

Artikel: Azor et Mounoute : ménagerie en deux actes
Autor: B.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202623>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, La D.D. 06.

Montreux, Gerbe, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements d'ont des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La commission du feu.

Ceci se passait il y a déjà bien quelques années, dans une ville du canton.

— Ecoute, Louise, voici la commission du feu qui vient faire sa visite ; je vois qu'ils sont entrés chez chose, là, à côté. Va-t'en vite chercher une bouteille de St-Saphorin.

— Pourquoi ? Ce n'est pas l'habitude de leur offrir quelque chose ; ils sont déjà bien assez embêtants.

— Va toujours, je te dis ; je sais bien ce que je fais. Tu prépareras quatre verres.

Un coup de sonnette.

— Va ouvrir, toi, Louise, comme si de rien n'était. Et puis tu m'appelleras.

Madame va répondre.

— Bonjour, madame, nous sommes la commission du feu. Avez-vous des moyens de chauffage ?

(Madame, souriant). — Sans doute, messieurs, nous en avons. Veuillez entrer, je vous prie ; je vais appeler mon mari... Henri !... Henri !... veux-tu venir, voici ces messieurs de la commission du feu.

— Le diable les emp... Je vais... Hé ! bonjour, messieurs, comment va ? Entrez ici, je vous prie... Dites-moi, quelle chaleur !

— A qui le dites-vous ! Croyez-vous que ce soit si amusant que ça de grimper tous ces étages, par cette rumeur. Et puis qu'on n'est pas toujours bien reçu.

— Le monde est si drôle, à présent. Les gens ont la haine de tout ce qui est officiel. Sans doute que tous ces règlements, que toutes ces visites sont ennuyeuses, mais ils devraient penser que c'est pour leur bien...

— C'est évident. Ce n'est pas pour notre plaisir qu'on s'en va comme ça courir la ville et tirer les sonnettes.

— Alors... Vous vous en passeriez bien ?...

— Je vous crois. Seulement, on est nommé, n'est-ce pas. Ce n'est pas qu'on l'aie cherché, au moins. On ne peut pas toujours refuser. Il faut bien se dévouer.

— Sans doute. Et puis, il y a l'honneur... et le reste.

— Oh !... voilà...

— Dites donc, gage que vous prendriez un verre : j'ai là d'excellent Saint-Saphorin.

— Ah bien... voilà... On n'a pas tant de temps... Sur le pouce, alors.

— Sur le pouce.

Monsieur débouche la bouteille poudreuse et emplit les verres.

— Eh bien, à la vôtre !

— A la vôtre !... Hum !... C'est une fine goutte. C'est du...

... du 98.

— Oui... on le sent. En avez-vous beaucoup ?

— Oh ! voilà, encore une trentaine de bouteilles...

(Le commissaire se tournant vers son collègue.)

— Hein, monsieur... si on en avait toujours un verre comme ça dans toutes les maisons où on va ?...

— Oui, ma foi, ce serait tout plaisir. Car il n'y a pas à dire, par cette rumeur, on a de la peine à éteindre.

— A propos, je me le demandais justement (fait le maître de la maison), avez-vous souvenir des contraventions à signaler ?

— Eh, mon té, il n'y a que ça.

— Non, non, pourtant... monsieur... (interrompt son collègue), vous exagérez. Il y en a moins qu'autrefois. Il faut bien dire qu'à présent on est à l'œil...

— Et puis sévères. Tout ce qui n'est pas conforme au règlement, hardi, on fait rapport.

(Le maître de la maison.) — C'est ce qu'il faut... Allons, vous ne buvez pas... A la vôtre...

— A la vôtre... Mais, j'y pense, quelle heure est-il ?... Quatre heures et demie ! Diable ! Il nous faut aller.

— En tout cas, si on veut pouvoir faire encore une ou deux visites, ce soir...

— Encore un verre...

— Non, non... Enfin... Mais ce sera le dernier... Cette fois, au revoir, monsieur R... excusez-nous du dérangement et merci beaucoup pour votre aimable accueil.

— Je vous en prie... très heureux, au contraire, de m'être trouvé à la maison. Bonjour, messieurs.

Ils sont partis.

(Madame à monsieur.) — Dis-moi, Henri, est-ce que tu vas te mettre sur le pied d'offrir un verre à tous ces embêtants qui viennent pour le feu, qui viennent pour le recensement, qui viennent pour l'électricité, que sais-je encore ?

— Mais, ma chère amie, tu ne comprends donc pas...

On sonne.

Monsieur va ouvrir. C'est un des commissaires.

— C'est de nouveau moi. Excusez, mais nous avons tout à fait oublié de visiter chez vous. On a là baillé. Vous avez des moyens de chauffage ?

— Sans doute

— Tout est en règle, n'est-ce pas ?

— Je pense ?...

— Oui, oui, c'est en règle... on vous connaît. — Allons, au revoir, encore excuse.

Monsieur retournant à Madame :

— Tu ne comprends donc pas, ma chère, que nos galetas ne sont pas dallés, que la grande cheminée de la cuisine est de construction ancienne et qu'elle n'a jamais été transformée, ni même récrépie. S'ils avaient vu cela, ils m'auraient fait un rapport ; on m'aurait obligé de tout modifier et il m'en eût plus coûté qu'une bouteille de Saint-Saphorin... Comprends-tu, maintenant ?

— Oui, oui, je comprends... Tu as bien fait.

J.

C'est toujours la même chose — La commune de R... fait établir un nouveau cimetière.

L'autre jour, l'instituteur faisait accroire à une bonne vieille du village que la Municipalité

donnerait une prime de deux cents francs à la personne qui inaugurerait le nouveau cimetière.

— Ah ! oui ?... Et bien, monsieur le régent, je suis sûre que ça va enco tomber sur quierqu'un qui n'en a pas besoin.

Echange. — Ce pauvre M... est très malheureux en ménage. C'était sa fête, il y a deux jours.

— Mon cher Henri, que vous donnerai-je pour votre fête ? lui demanda son beau-père. Voulez-vous le portrait d'Emilie ?

— Je veux bien, si, prenant le portrait, je puis vous rendre l'original.

Azor et Mounoute.

MÉNAGERIE EN DEUX ACTES

A Paris, chez M^{me} Olympe de Piédebiche ; en 1905.

PERSONNAGES

M^{me} Olympe de Piédebiche, 52 ans.

Mlle Héloïse de La Crapaudine, 49 ans.

Catherine, cuisinière, 35 ans,

Jean-Louis, valet de chambre, } au service de
22 ans, } M^{me} Olympe.

Colette, bonne de Mlle Héloïse, 18 ans.

Joséphine, petite fille pauvre.

Azor, petit chien.

Mounoute, jeune chatte angora.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

M^{me} Olympe. — Jean-Louis. — (Azor et Mounoute dorment dans un fauteuil.)

M^{me} OLYMPE entre dans son salon, consulte sa montre et sonne Jean-Louis. Celui-ci arrive en courant. — A quoi en est le déménagement de Mlle de La Crapaudine ?

JEAN-LOUIS. — Il est terminé, à ce que m'a dit Colette.

M^{me} OLYMPE. — Cette Colette est encore une de vos payses ?

JEAN-LOUIS. — A peu près : elle vient de Préverenges, tandis que Catherine est d'Echandens, comme moi.

M^{me} OLYMPE. — Catherine sait que Mlle de La Crapaudine déjeune avec moi ? Vous lui avez dit d'ajouter deux couverts ?

JEAN-LOUIS. — Un couvert, madame.

M^{me} OLYMPE. — Mais non ! deux. Mounoute accompagne sa maîtresse. Courez le dire à l'office. (Jean-Louis sort.)

SCÈNE II

M^{me} Olympe, Mlle Héloïse, puis Catherine.

Mlle HÉLOÏSE. — Bonjour, bien chère. Que nous sommes heureuses, Mounoute et moi, d'être enfin logées dans votre coquet hôtel !

M^{me} OLYMPE. — Votre joie ne saurait égaler la nôtre, ma toute bonne. Il y a si longtemps que nous souhaitions être réunis sous le même toit ! Azor est littéralement au septième ciel, malgré son indisposition.

Mlle HÉLOÏSE. — Il est donc souffrant, le pauvre chéri ?

M^{me} OLYMPE. — Il a la langue un tantinet blanchette et il n'a voulu prendre, à son petit

déjeuner, que deux bâtons glacés avec son chocolat à la crème. Mais cela ne nous empêchera pas de nous occuper tantôt des concessions pour nos petits amis.

Mlle HÉLOÏSE. — Vous entendez bien ne faire édifier pour tous deux qu'un seul et même caveau ?

Mme OLYMPE. — Oui, un caveau à deux tombes. Il est bien inutile, n'est-ce pas, d'en aménager plus de deux ? S'il nous arrivait de survivre à Mounoute ou à Azor, nous ne voudrions pas leur donner de successeurs, n'est-il pas vrai ? Qui donc pourrait les remplacer ?

Mlle HÉLOÏSE. — Personne !... (Se tournant vers Mounoute.) O mon aristocratique Mounoute ! ma reine des chattes !

Mme OLYMPE. — Vous savez ce qu'Azor est pour moi ?... Feu M. de Piédebiche... Hélas ! qu'il jouisse de son repos... Feu M. de Piédebiche... Je ne veux pas ternir sa mémoire ; mais enfin, son caractère, ses goûts, ses idées, tout chez lui m'était antipathique, et le destin nous a comblés de ses faveurs en nous séparant. Le pauvre cher homme était d'une obstination inimaginable ; il n'eût cédé en quoi que ce fut. Moi non plus, comble de juste ; mais moi, c'était par principe ; lui, toujours par pur entêtement. Cependant, quand, de guerre las, M. de Piédebiche s'en allait en claquant les portes, il me lançait un regard qui me remuait le cœur. Eh bien, croyez-vous que quand je suis contrainte de gronder Azor, je découvre dans ses yeux humides quelque chose de l'expression de mon pauvre... (Elle sort son mouchoir et pleure dedans.)

Mlle HÉLOÏSE. — Je vous comprends, chère amie. (Elle soupire et renifle bruyamment.) Quelle épreuve que le mariage ! Je rends grâce à la Providence de ne m'avoir pas fait rencontrer mon idéal ! A propos, ma bonne Olympe, je dois vous remercier pour le charmant petit meuble que vous avez mis dans mon appartement, à l'intention de Mounoute. Je pourrai y serrer ses tapis, ses pardessus, ses collets, ses jouets ; il y a même une cassette pour ses bijoux... Voulez vous me permettre d'offrir cette bagatelle à Azor, pour marquer ce jour fortuné ? (Elle tend à Mme Olympe un écrin minuscule.)

Mme OLYMPE (Poussant un cri de surprise.) — Oh ! ravissant !... Un collier en or, avec médaillon ! Et, dans le médaillon, les portraits d'Azor et de Mounoute ! Il n'y a que votre cœur, ma tendre amie, qui ait de ces délicates attentions. (Les deux dames s'embrassent.)

CATHERINE. — Madame est servie.

Mme OLYMPE. — Nous venons ; mais envoyez-nous tout d'abord Colette et Jean-Louis.

(Azor et Mounoute ne bougent pas de leurs fauteuils.)

SCÈNE III

Mme Olympe, Mlle Héloïse, Colette, Jean-Louis.

Mlle de La Crapaudine et moi, nous sortirons sitôt après déjeuner. Nous vous laissons les petits compagnons. Vous en aurez grand soin, n'est-ce pas ?

JEAN-LOUIS et COLETTE, en même temps. — Oui, madame... Oui, mademoiselle.

Mme OLYMPE. — Après leur somme, vous leur servirez les deux choux à la crème que j'ai mis de côté. Pour vous mêmes, il y aura à l'office des beurrées que Catherine a reçu l'ordre de vous préparer. Vous pourrez ensuite amuser les petits compagnons sur la terrasse. S'ils désirent aller plus loin, vous n'oublierez pas de mettre ses caoutchoucs à Azor. (Mme Olympe et Mlle Héloïse sortent au bras l'une de l'autre. Jean-Louis et Colette, singent leurs maîtresses, vont et viennent bras à bras.)

SCÈNE IV

Jean-Louis et Colette. — (Azor et Mounoute sur leurs fauteuils.)

COLETTE. — Eh bien, Jean-Louis, qu'allons-

nous entreprendre ? Attendrons nous pour promener nos intéressants quadrupèdes qu'ils aient digéré leurs choux à la crème ?

JEAN-LOUIS. — Leurs choux à la crème ! Mais ils ne les mangeront pas ; ils en sont dégoûtés !

COLETTE. — Si nous nous les administrions, par dévouement ?

JEAN-LOUIS. — Succulente idée ! Je cours les chercher (Il passe à la salle à manger et revient avec les deux choux). S'agenouillant devant Colette et minaudant à la façon de Mlle Héloïse : « Ma toute bonne, me feriez-vous la grâce d'accepter une bouchée ?... »

COLETTE. — (Se servant). Monsieur d'Echandens, vous êtes le plus galant chevalier du monde.

JEAN-LOUIS. — Et vous, mademoiselle de Préverenges, vous surpassez en beauté et en esprit toutes les grandes dames de Paris. (Ils avalent leurs choux.)

COLETTE. — Sortons, maintenant... Va mettre les caoutchoucs à ton cabot.

JEAN-LOUIS. — Ma foi ! non ; c'est la mer à boire pour les lui enfler et surtout pour les ôter. J'aime mieux le porter tout le long de la promenade. Si nous allions au parc du quartier, hein ? On se mire dans la boule de verre du rond-point, cela amuse même Azor et Mounoute.

COLETTE. — Mademoiselle m'a dit en partant de ne pas aller au parc, que ces dames n'avaient pas l'intention de passer par là.

JEAN-LOUIS. — Alors, elles n'en sauront rien.

SCÈNE V

Les mêmes. Catherine, Joséphine

CATHERINE. — Voici Joséphine, qui demande à parler à ces dames.

JEAN-LOUIS. — Vous savez bien qu'elles sont absentes.

CATHERINE. — Et moi, je n'ai pas le temps d'entendre l'histoire de cette petite, rapport au dîner de gala de ce soir. Mlle de La Crapaudine pend la crémaillère, avec l'aide de Mme de Piédebiche. Il y aura un tas de monde, sans compter tous les Azors et les Mounoutes du quartier. Je vole aux fournaux abandonnés par Colette. (Elle sort.)

COLETTE. — À Joséphine. — Approche donc, petite. Rapportes-tu déjà le linge de Mme de Piédebiche ?

JOSÉPHINE. — Non, je venais demander un grand service à ces dames.... Hier.... hier.... Vous savez que je n'avais plus au monde que ma bonne grand-mère. (Elle pleure)... Hier, elle est morte.

COLETTE. — Pauvre petite !

JEAN-LOUIS. — Oui, pauvre gosse ! On la mettra dans un orphelinat. Je sais ce que c'est : j'y ai passé.

JOSÉPHINE. — Non, la patronne de grand-mère veut bien me garder. C'est une brave femme, un peu rude, mais qui a du cœur. Elle m'apprendra son métier de blanchisseuse et de repasseuse. Quand je le saurai, je resterai deux ans ouvrière chez elle, sans gages, pour la dédommager de ses peines.

JEAN-LOUIS. — C'est dur.

COLETTE. — Oui, plus pénible que notre service ; mais au moins elle aura une fois un gagne-pain, tandis que nous, qui avons la vie facile, n'apprenons rien qui vaille.

JOSÉPHINE. — Comme la patronne fait déjà tout pour moi, je n'ose lui demander encore de quoi mettre sur la tombe de grand-mère une petite croix avec son nom... Alors, j'ai pensé à ces dames... Si elles le veulent bien, je ne courrai pas le risque de ne pas retrouver la place où repose grand-mère... (Elle pleure plus fort.)

COLETTE. — Ne pleure pas. Nos maîtresses sont bonnes et riches ; elles ne te laisseront pas dans la peine. Reviens dans la soirée. Nous sommes obligés de sortir. (Joséphine s'en va.)

Jean-Louis, j'emporte Mounoute ; prends ton Azor, et filons. (Ils sortent en tenant dans leurs bras la chatte et le petit chien.) (A suivre.)

M^{me} B. F.

Tant pis. — On est à dîner. Un convive lance, dans la conversation, une épigramme à son voisin

— N'insistez pas, fait la maîtresse de la maison, il n'entend pas la plaisanterie.

— Ah ! il est susceptible ?

— Non, il est sourd.

Pas aimable, la reine. — Lorsque la reine Elisabeth d'Angleterre visita Coventry, les bourgeois de cette ville lui présentèrent l'adresse suivante :

« Nous, habitants de Coventry, sommes fort joyeux de voir votre Gracieuse Majesté... Bon Dieu ! que vous êtes belle ! »

La reine y répondit :

« Ma gracieuse Majesté est fort joyeuse de vous voir, messieurs les bourgeois de Coventry... Bon Dieu ! que vous êtes sots ! »

Sonnets rustiques.

La cuisine est blanchie à la chaux et pavée ;
Dès l'aube les sabots y font leur carillon,
Et quand dans l'âtre meurt la flamme, le grillon
Y reprend sa chanson sous la cendre couvée.

A midi, la limpide lumière entravée
Par les rideaux à grosses fleurs tombe d'aplomb.
Le pot vert et pansu qu'emplit le cidre blond
Allume une étincelle en l'ombre soulevée.

Nous avons marché tout le jour en nous guidant
Vers l'humble but, fiévreux de notre nostalgie,
Le front au vent, les yeux ardents dans l'air ardent.

Mais le soir est venu sous la voûte rougeie
Et notre cœur construit et travaille pendant
Qu'heureux nous veillons seuls, tout seuls, à la
[hougie.

* * *

Le village est penché sur le ruisseau qui court,
Sur la mousse du chaume et la tuile ruisselle
Le grand soleil si doux ! Les vitres étincellent
Sur la route aveuglante où la fontaine sourd.

Viens, l'arrivée approche et le chemin est court.
Nos pas s'arrêteront à la chaumière, celle
Où dans le demi-jour luit la jaune vaisselle ;
Le sonore patois nous rira dès la cour.

La chambre nous attend, là-haut sur la travée :
Petite, blanche, telle enfin que l'a rêvée
Ce rêve de bonheur que tu fais si souvent.

Par la fenêtre aux blanes rideaux, on voit la houle
Du trèfle et du blé vert inclinés dans le vent
Et dans la paix des champs si grande l'heure y coule.

(Revue de Belles-lettres). H. VON ZIEGLER, Genève.

On crâno tsévau.

Patet avâi tsandzi dè tsévau à la faire de Cos-senè, po sin que lo sin étai un bocon tráo vi.

On part dè dzo aprî, se trovâvè à la pinta.

— Et pi ! que lài fâ lo cabartier, lo tsévau que vo'z'ai atsetâ est-te épouairâo ?

— Oh na ! pas pi ! vouaiquie trâi nés que cûtse tot solet à l'étrâbio.

* * *

Lo horriau dâi leivra.

On gaillâ dè pè F***, qu'étâi vévo d'on je, avâi lâo diabli po alla tsassi.

On dzo, dâi farceus se diront : No fau djuî on tor à cé patifou de Sami, que boitè d'on je et que vâo tsassi quand mimo. No z'allein mettrè on leivra eimpailâ dein on'adze. Le vâo teri dessus, lo bêtâ.

Mâ la fenna à Sami qu'avâi oïu l'affèrè, va vito lo redipeta à s'n'hommo. ein lài deseint : « Fâ atteinchon, Sami, tè faut bin advri lo je, se te ne vâo pas que tot lo veladzo rizant dè tè ».

Don, lo leindeman matin, Sami preind son petâiru et s'ein va tsassi.